

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS, LA. PUBLISHED WEEKLY
SIXTIES

MAURICE LAFARGUE
Président-Gérant
HENRY BIRABEN - Editeur

BUREAU: 323 Rue de Chartres
entre Conti et Bienville

Published at the Post Office of New Orleans
Second Class Matter

Pour les petites annonces de deman-
des, ventes, locations, etc., qui se sol-
dent au prix réduit de 5 sous la ligne,
voir une autre page du journal.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Op-
ticien, Successeur de E. & L.
Claudel, 918 rue du Canal,
Nouvelle-Orléans, La.

LUNDI, 10 NOVEMBRE 1913.

Fahrenheit		Centigrade	
7 h. du matin.	44	6	
Midi	54	11	
3 p. m.	58	13	
6 p. m.	66	17	

Au Collège Newcomb

Conférence de M. Béziat sur l'en-
seignement primaire.

Faute de place, nous avons été
obligés de remettre à aujourd'hui,
le compte-rendu de la confé-
rence aussi instructive qu'in-
téressante faite, vendredi der-
nier, au collège Newcomb, par
M. le professeur Béziat, sur
l'enseignement primaire en
France. N. D. L. R.

"Sous l'ancien régime on trou-
vait, à bon droit, dit le confé-
rencier, que l'éducation du
prince qui devait un jour tenir
en ses mains les destinées du
royaume était une question de la
plus grande importance, et les
plus illustres maîtres — les Fé-
nelon et les Bossuet — ne cro-
yaient pas déroger en consacrant
à cette dure tâche, à ce labeur
parfois ingrat, leur vaste érudition,
leur talent, leur génie".

Or, dans une démocratie, l'é-
ducation de l'enfant du Peuple-
Roi destiné, comme électeur à
gouverner la nation, ne doit-
elle pas être l'objet d'une égale
solicitude? Et c'est pourquoi,
en France comme en Amérique,
la question de l'instruction et de
l'éducation de l'enfant du peuple
prime toutes les autres.

M. Béziat a esquissé rapide-
ment l'histoire de l'enseigne-
ment primaire en France depuis
1724, montrant les difficultés
sans nombre que ses défenseurs
avaient eu à surmonter avant
d'arriver au succès final; il a
cité des phrases de Mirabeau,
Danton et Grégoire, exprimant
le sentiment de la Convention
sur cette importante question, et
a rappelé les causes qui, sous le
premier Empire et la Restaura-
tion, avaient empêché la réali-
sation de l'enseignement public,
tel que l'avait défini Condorcet.

Après avoir dit quelques mots
des lois de 1830 et de 1850 dont il
a montré les lacunes et les dan-
gers, le conférencier s'est étendu
plus longuement sur la loi de
1882, qui rendait l'enseignement
primaire "gratuit, obligatoire et
laïque", — loi qui est la base de
l'enseignement actuel. Il a dis-

cuté la question du programme
d'étude, et montré la largeur des
vues des hommes qui en avaient
défini l'esprit. Chiffres en main,
le conférencier a montré les ad-
mirables résultats obtenus: la
moyenne des illettrés qui, en 1854,
était de 31,6 pour cent pour les
hommes, et 47,4 pour cent pour
les femmes, était, en 1898, de 4,7
et 7,2.

Enfin pour terminer, M. Béziat
a fait ressortir tout à la fois le
libéralisme et la haute préoccu-
pation moralisatrice dont était
inspiré l'enseignement primaire
actuel, et, à l'appui de ses asser-
tions, a fait plusieurs citations
tirées du "Réglement" officiel,
entre autres les deux para-
graphes suivants:

"L'instituteur ne se substitue
ni au père ni au père de fa-
mille; il joint ses efforts aux
leurs pour faire de chaque en-
fant un honnête homme. Il doit
insister sur les devoirs qui rap-
prochent les hommes, non sur les
dogmes qui les divisent. Il devra
éviter, comme une mauvaise ac-
tion, tout ce qui, dans son lan-
gage et son attitude, blesserait
les croyances religieuses des en-
fants confiés à ses soins, tout ce
qui porterait le trouble dans leur
esprit, tout ce qui trahirait de
sa part, envers une opinion quel-
conque, un manque de respect
ou de réserve.

"La mission de l'instituteur con-
siste à enraciner dans l'âme de
ses élèves, pour toute leur vie,
en la faisant passer dans la pra-
tique quotidienne, ces notions
essentielles de moralité humaine,
communes à toutes les doctrines
et nécessaires à tous les hommes
civilisés. Il ne suffit pas de don-
ner à l'élève des notions cor-
rectes et de le munir de sages

maximes, il faut arriver à faire
éclore en lui des sentiments as-
sez vrais et assez forts pour l'aider
un jour, dans la lutte de la
vie, à triompher des passions et
des vices. On demande à l'insti-
tuteur, non pas d'orner la mé-
moire de l'enfant, mais de tou-
cher son cœur, de lui faire res-
senteir, par une expérience di-
recte, la majesté de la loi mor-
rale."

"Voilà donc, Mesdames et Mes-
sieurs, a dit en terminant le con-
férencier, l'école qu'après bien
des luttes la Démocratie triom-
phante a réussi à fonder pour
ses enfants, l'école qu'avaient
révée les Mirabeau et les Con-
dorcet. La tâche qu'elle s'est im-
posée est-elle trop belle? Pour
nous, nous pensons, avec Emers-
on, qu'il n'est pas mauvais d'at-
teler parfois sa charrue aux
étoiles!"

C'est sur ces paroles que M. Béziat
a terminé sa conférence
très intéressante et qui a été fort
goûtée par le nombreux audi-
toire présent.

La prochaine conférence sera
faite par M. Paul Rogez, profes-
seur de Français. Le sujet choi-
si par le conférencier est le sui-
vant: Classiques et Romantiques,
Victor Hugo, La bataille d'Her-
nani, l'Art d'être Grand Père
(avec projections). Les per-
sonnes désirent recevoir régu-
lièrement les cartes-programmes
sont priées d'envoyer leurs noms
et adresses à M. Béziat, Collège
Newcomb, 1220 Washington Ave.

La vie est toute dans ce qu'
n'est pas encore et dans ce qu'
n'est plus. — désirs et regrets.

Opéra Français

La répétition générale d'Aïda,
qui a eu lieu, dimanche soir, a
été parfaitement réussie. Nul
doute que la première de cette
œuvre magnifique remportera le
soir de la première un succès
sans précédent.

M. Affre, dans le rôle de Ri-
dames, et Mmes Brias et Dalbia,
dans les rôles d'Aïda et d'Amné-
ris, nous promettent une pre-
mière qui fera époque dans les
Annales de l'Opéra Français de la
Nouvelle-Orléans.

Jeudi soir, l'œuvre exquise de
Puccini "La Bohème", avec Miles
Lavarenne et Ruiss et MM. Cou-
lon, Kaivira, Bernard, Combes,
Joubert et Morel.

Plusieurs opéras sont à l'é-
tude, Samedi soir "Guillaume
Tell" pour les débuts de M. de
Lhérick.

LES THEATRES AMERICAINS.

LE TULANE

Mlle Rose Stahl remplit un
engagement d'un semaine au
Théâtre Tulane, présentant la
charmante comédie "Maggie
Pepper", par Charles Klein, dont
le sujet est tiré de la vie
des employés des grands ma-
gasins de nouveautés. Aucune
des questions du jour n'a
été plus nettement traitée par
M. Klein, que celle touchant
l'existence des commis de ma-
gasins. Cette pièce est très inté-
ressante et dans le goût du jour.

Mlle Stahl fait de Maggie
Pepper, un type de la vie réelle,
présente une vraie jeune fille de
magasin. Dans toutes les villes où
elle se trouve Mlle Stahl vi-

Mal de Tête

est un des symptômes com-
muns aux maladies des fem-
mes, et la cause doit en être
décelée avant que vous
puissiez vous en débarrasser
complètement. Un médicament
qui soulage une grande dou-
leur ne va pas jusqu'à dé-
truire le germe de la mala-
die et c'est ce qu'il faut. Ce
dout vous avez besoin d'un
médicament pour la fem-
me — un qui agira directe-
ment, quoique doucement,
sur les organes de la femme.

PRENEZ LE VIN DE Cardui

LE TONIQUE POUR FEMMES.

Après s'être servie de Car-
doid, Mlle Lillian Gibson,
de Christman, Texas, écrit:
"Il y a environ trois ans que
je devenais femme, et j'ai
été malade au lit pendant
près de neuf mois. Quelque-
fois j'avais de tels maux de
tête et autres maux, qu'à
peine ai-je pu résister. J'ai
essayé Cardui et main-
tenant je suis guérie de tous
mes maux. Je ferai l'é-
loge de Cardui aussi long-
temps que je vivrai." Car-
doid est le médicament dont
vous avez besoin. E-69

Hayem, maître du banjo; des
vues cinématographiques exclu-
sives de Pathé, et l'orchestre
de concert, Orphéum.

ON FERA DE L'OR AVEC DU PLOMB

Le problème de la transmuta-
tion des corps, si vainement
poursuivi depuis le moyen-âge,
s'est trouvé singulièrement
éclairci par la découverte même
du radium.

On sait que la radioactivité,
découverte par notre grand sa-
vant Henri Becquerel, est la pro-
priété singulière que possèdent
certains corps d'émettre des
rayons pénétrants capables, dans
l'obscurité, d'impressionner les
plaques photographiques à tra-
vers des corps opaques. En même
temps que ce rayonnement ca-
ractéristique, le radium, par ex-
emple, émet un gaz, sorte de
buée ou vapeur connue sous le
nom d'"émantation", et qui, vouée
elle-même à une prompte des-
truction, comme l'a démontré
Mme Curie, laisse finalement à
sa place de l'hélium, c'est-à-dire
un métal tout différent de celui
marquant le point de départ.

Cette "transmutation" — car
ce n'est pas autre chose —
plongea naguère dans une stupé-
faction émue les plus éminents
physiciens de tous les pays.

On est moins surpris, après cela,
de l'affirmation actuelle du
professeur Soddy, suivant lequel
on parviendra sans nul doute à
changer du thallium ou du mer-
cure, voire même du plomb, en
or! Il suffirait d'expulser du
plomb — le corps intermédiaire
étant le bismuth — "une particu-
le bêta" et deux particules
"alpha", moins que rien, on le
voit. Sans doute, mais il faut
avoir disposé pour cela, en outre
du génie nécessaire, d'une éner-
gie colossale, d'un "potentiel"
d'un million de volts! Et la difficulté
résulte de l'im-
possibilité, paraît-il, de travail-
ler au-dessus de 100,000 volts.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas
défendu aujourd'hui de prévoir,
simon d'espérer, la réalisation du
rêve merveilleux des alchimistes.

ATTACHE ET VOLE PAR UN NEGRE

Robert Ruff, employé à la
boulangerie Southern, a été at-
taqué par un nègre, lundi matin,
sur la rue St-Pierre, près de Ma-
ris. Le malheureux lui appli-
qua un rude coup de poing sur la
tête, et pendant que Ruff était
étourdi, il lui eut la somme de
\$30 sous.

**A LA SORTIE DE L'OPERA
LA NOUVELLE ANNEXE DU
RESTAURANT ANTOINE
SOUPERS DANSANTS**

LIGNES DE VAPEURS HAMBURG-AMERICAN

Avis est donné par la compagnie "Hamburg-
American" que son nouveau Bureau sera ouvert
le 1er Décembre au numéro 722 rue St-Charles
(Hôtel St-Charles) pour le service en général, des
passagers et des Croisières.



Rose Stahl in Her New
Play, Maggie Pepper

Etoile de la troupe du Tulane.

Feuilleton de l'Abéille de la N. O.

No 11 Commencé le 30 octobre 1913.

Les Chercheurs de Mystères

PREMIERE PARTIE.

(Suite)

— Mais oui, je suis rentré un
peu plus tôt; j'ai trouvé tous les
 tiroirs ouverts, les papiers épar-
sés.
Raoul demanda, avec un der-
nier espoir d'avoir eu affaire à
des vulgaires cambrioleurs:
— L'argent?
— Intact... du reste on sait bien
qu'on ne conserve pas beaucoup
de numéraire dans un chalet iso-
lé et souvent vide.
— Ce serait donc vrai!
— Mais quoi? Parle... que
veux-tu dire?
— Tu as demandé comment je
savais? Rappelle-toi cette
après-midi; le texte que tu as
déniché au Tunis-Palace.
Oui, I. D. et une tête de
mort. Puis trois mots: Au-
jourd'hui huit, réunion.

— Eh bien, avant de rentrer en
ville, après t'avoir quitté, un pi-
geon voyageur est venu tomber,
épuisé, à nos pieds. Et voici ce
que j'ai trouvé sur lui.

Il avait pris la minuscule mis-
sive et la tendit à son frère, qui
la parcourut, ne comprenant pas
encore.

— Mais qu'est-ce qui l'a fait
supposer? Est-ce que la premiè-
re partie?

— Oui, Robert, elle a failli
s'accomplir. Et peut-être sans
l'arrivée inopinée de Clairon y
aurais-je été fortement endom-
magé.

L'ingénieur était debout, les
yeux agrandis par la stupéfac-
tion.

— Que veut dire cela? mur-
mura-t-il en coupant le silence
et formulant à haute voix la
question que se posait Raoul.

— Je ne sais, il faudrait aver-
tir la police.
— La police? répliqua Robert
en haussant les épaules. Alors
c'est renoncer à toute chance
d'éclaircir ce mystère. Son-
dons nous-même d'abord la
question. Défendons-nous sans
méler la police qui embrouille
tout.

La sonnerie électrique de l'en-
tée retentit.

— Pas d'importuns, cria Raoul
à l'ordonnance à travers le salon
voisin... Nous avons besoin d'être
seuls.
Le soldat se précipita. Mais

presque aussitôt un bruit de
voix parvint aux deux frères.
Malgré sa loquacité, il ne pa-
raissait pas que Clairon eût le
dessus.

Un flot de paroles arrivait,
d'une voix un peu aiguë, mais
sympathique. Et la discussion se
rapprochait, signe évident qu,
malgré son bon vouloir, Clairon
perdait du terrain.

Robert et Raoul traversèrent le
salon pour aller voir ce qui se
passait. Les paroles, plus voi-
sines maintenant, leur parvenai-
ent distinctement.

— Oui, ça est vrai, disait l'or-
gane intraitable et je suis tou-
jours le premier à respecter la
consigne qui est ce qui a été
toujours de plus beau dans le
soldat. Mais il y a des cas où je
dois passer dessus. Et puis,
quand j'ai quelque chose que je
me suis imposé comme devoir, ça
n'est pas encore un petit mili-
taire comme toi qui peut m'en
empêcher.

— Je vous dis...
— Allons, allons, tu ne dis rien
de sérieux, une dernière fois,
veux-tu m'introduire? je te fais
la dernière sommation... un
deux... tu ne veux pas?... trois.
Un cri dououreux retentit.

— Lâchez-vous me faites mal!
vous allez me le casser...
— Qu'est-ce que cela? s'écria
Raoul en s'élançant.

— Non, non, reprenait la voix,
je ne suis rien en train de casser.

c'est simplement du jiu-pitsu. Et
dit que je n'ai eu que douze le-
çons... C'est ça qui l'épate...
hein? Allons, conduis-moi,
maintenant.

— Vous m'avez pris en traité! le
hurta Clairon cramoisi de fu-
reur, mais ne sachant pas bouger
d'un pouce.

— C'est sûr, répondit l'autre
ingénument. Mais sans ça je
n'aurais pas su l'amadouer. Mais
ça ne fait rien, je rends quand
même hommage à ta valeur. Tu
n'as donc pas encore compris
ce que je viens parce qu'on a volé
chez toi?

Raoul, qui paraissait sur le
seuil, tressaillit en entendant ces
mots. Malgré son courroux de
voir sa porte forcée et son or-
donnance malmenée, il dit:
— Entrez, monsieur.

Le nouveau venu était un hom-
me d'une trentaine d'années, de
taille moyenne, maigrelet; sa fi-
gure avait l'air futé et fin d'un
renard, mais ses yeux étaient
francs et regardaient droit ceux
de l'officier.

Il portait un chapeau melon
gris et un costume complet de la
même couleur. Rien dans sa
personne ni dans ses traits min-
ces et pâlots ne pouvait faire
croire à une force comme celle
qui avait dompté le solide chas-
seur d'Afrique.

Pendant ce premier moment,
Raoul et Robert, qui l'avaient sui-
vi, avaient étudié cette physio-

nomie et l'impression avait été
tout à fait à l'avantage de celui
qu'ils considéraient un instant
comme un intrus.

Ce dernier lâcha aussitôt la
main de l'ordonnance et lui ten-
dit la sienne.

— J'aime l'armée, lui dit-il, tu
ne dois pas être fâché. Oh! un
bon mouvement! Tu ne savais
pas le jiu-pitsu, n'est-ce pas? Si
tu veux, je te l'apprendrai.

Clairon regarda son vainqueur,
abasourdi autant par la proposi-
tion inattendue d'amitié que par
ce flux inintermittent.

Mais le visage maigre avait
tant de bonne franchise que le
soldat n'eut pas la force de gar-
der rancune.

X

Un détective modern-style

S'étant assis sur l'extrême
bord de la chaise que Robert lui
designait, le nouveau venu, bat-
tant son genou droit de son cha-
peau, cligna des yeux, ébloui
par 1. lumière du bureau.

A en juger par les petits mou-
vements de ses jambes, il devait
être nerveux à l'excès; il ne cessait
de remuer.
Clairon, sur un signe de son
maître, était entré et s'était assis
dans un angle près de la porte.
Ayant repris son aplomb, l'é-
tranger n'attendit pas qu'on le
questionnât.

— Ça fait que ça vous étonne,
messieurs... Je crois bien, il y a
de quoi... mais d'abord permet-
tez-moi de me présenter, je
m'appelle Hilaire Krollemans...
et je suis Belge.

Les deux frères sourirent im-
perceptiblement. Il avait prononcé
son nom: "Krollemans"
avec une telle intonation que la
suite de la présentation était
vraiment superflue.

— Et vous, poursuivit-il, vous
êtes l'officier des spahis qui vole
en aéroplane... et celui-ci est votre
frère, qui vole aussi.

— Mais cette fois-ci, interrom-
pit Raoul, c'est nous qu'on a
voulu voler.

Hilaire Krollemans, qui ne te-
nait pas en place, se leva et s'in-
stalla dans un fauteuil voisin.

— Juste, tout juste... et c'est
pour ça que je suis ici... Ah! je
sais bien, vous ne me comprenez
pas... Eh bien, moi, je vous le
dis, si vous voulez, je vous fais
retrouver votre voleur.

— Je comprends, répondit Ro-
bert, de votre métier vous êtes
détective...

— Pas du tout, monsieur, je
suis employé de commerce, mais
j'exerce plus.
Il avait déposé son chapeau
sur le bureau sculpté, chargé de
cuvres d'art. Cela fait, il se leva
sans s'arrêter de parler.
— C'est ma première affaire,
comprenez-vous, et je m'en
voudrais de la rater. Vous vous

Demandez notre livre
de recettes culinaires
et pour la confection
des boucons
10c up

Versez en beaucoup
Prenez autant de Velva que
vous voulez sur biscuits et crêpes—cela
est excellent, car le Velva est plus
nourrissant que la viande.

VELVA
est le meilleur de tous les srops—
meilleur en qualité et en aroma.
Plus vous consommerez de Velva,
plus vous en voudrez—il est très
agréable au goût et d'un parfum
exquis. Demandez le
Velva à votre épicer
quand vous le
desirez, mais, voiez
le moment de com-
mencer. Demandez
les boîtes en métal
rouges ou vertes.
PENICK & FORD, Ltd.
Nlle-Orléans.

DEUX PERSONNES BLESSEES.

Hier soir, entre huit heures et
neuf heures et demi, un tramway
de la ligne Dryades et une loco-
motive de la Compagnie de Cein-
ture Publique, se sont rencon-
trés sur la levée, au pied de la
digue Canal. Le conducteur du
tramway, Edward Shaff, a reçu
des contusions aux bras et aux
jambes, et M. Felix Ivan, un des
voyageurs, a été blessé à la
jambe droite.

UN INCONNU BLESSE.

A sept heures hier soir un
homme dont le nom est inconnu
a été frappé et renversé par un
tramway, pendant qu'il traverson-
nait la rue Canal au coin Marais.
Il fut porté, sans connaissance, à
l'Hôpital de la Charité, et les mé-
decins ont constaté qu'il avait
une fracture à la base du crâne.
Son état est inquiétant.